

DUGAS (Guy), dir., *Expressions tunisiennes*, N° sp. de *Expressions maghrébines. Revue de la Coordination Internationale des Chercheurs sur les Littératures maghrébines*, Barcelona, vol. 5, n°1, été 2006, 315 p. – ISSN 1-540-0085.

Publié cinquante ans après l'indépendance de la Tunisie, ce numéro se présente comme une « célébration ». Dans cette perspective, G. Dugas met en évidence dans son introduction quelques points de repères importants, à commencer par *Le Barrage* de Mahmoud Messadi, publié en 1956 (traduit en français par Azeddine Guellouz en 1981). Dans la « variété des expressions tunisiennes » parmi lesquelles il ne néglige pas la peinture, il signale aussi la naissance, en 1966, avec la première édition du festival cinématographique de Carthage, du cinéma tunisien qui n'a cessé depuis de prendre de l'importance. Ce volume s'inscrit dans la perspective d'un « Maghreb pluriel » et l'on a souhaité y donner la parole aux créateurs résidant ou non en Tunisie. Pour justifier peut-être la place réduite réservée à la littérature de langue française dans cette livraison, G. Dugas insiste sur l'importance de la littérature de langue arabe (quelques chiffres auraient cependant été les bienvenus pour quantifier et qualifier ces deux versants de la production littéraire tunisienne). A ces propos préliminaires répond, en fin de dossier, le compte rendu consacré par D. Brahimi à l'anthologie confectionnée par Guy Dugas, *Tunisie, rêve de partages* (Omnibus, 2005), qui privilégie la Tunisie précoloniale et coloniale : toute anthologie est un choix de perspective.

Sans suivre l'ordre du sommaire, on peut regrouper les contributions en quatre ensembles. À propos du cinéma tunisien tout d'abord, on trouve cinq articles. Deux d'entre eux analysent le beau film de Raja Amari, *Satin rouge* (2002) : celui de D. Brahimi le compare au film de Néjia Ben Mabrouk, *La Trace* (1988) et l'étudie à partir de la notion d'espace tandis que celui de F. Martin l'aborde sous l'angle du féminin. H. Abderrezak s'attarde sur le grand classique de Férid Boughedir, *Halfaouine, l'enfant des terrasses* (1990), qui évoque l'intégration d'un jeune garçon à la communauté masculine adulte. K. Lay-Chenchabi interroge l'opposition dedans / dehors dans deux films de Moufida Tlatli (*Les Silences du palais* en 1994 et *La Saison des hommes* en 2000) et de Férid Boughedir (*Un été à la Goulette* de 1995 et *Halfaouine* en 1990). R. Bivona entreprend une vigoureuse et originale défense du film de Nadia el Fani, *Bedwin hacker* (2003).

Un deuxième ensemble (six contributions) concerne la littérature tunisienne. Du côté de la littérature tunisienne stricto sensu, J. Fontaine donne un recensement de 18 romans de langue arabe de ces dix dernières années. Sa problématique, qui a déterminé sa sélection, est la part réflexive de l'auteur dans son texte romanesque, part qu'il interprète comme une sorte d'impuissance de création. On regrettera, de la part de ce spécialiste de la littérature tunisienne, qu'il n'y ait pas d'harmonisation entre les références qui figurent dans le corps de l'article et en bibliographie, tant dans la transcription des noms et des titres que dans les dates de publication données. N. Ben Hassen donne un article précis sur la création poétique de Chams Nadir, entre deux langues, l'arabe et le français, à partir de *L'Astrolabe de la mer* (1980) et des *Portiques de la mer* (1990). A. Mahfoud introduit une réflexion sur le récit de voyage en Tunisie et au Maghreb comme « traversée des cultures » et prend comme objet d'étude *Aya dans les villes* d'A. Meddeb. Il y note la modernité du récit, fragmentation, discontinuité, éclatement du sujet apparaissant comme autant d'indices de l'avènement du post-modernisme.

Du côté de la littérature de la communauté juive tunisienne, J.J. Perales Gutiérrez revient sur *Agar* (1955) d'A. Memmi pour y étudier la difficile communication Nord / Sud, en

s'appuyant sur Paul Ricœur. D. Barnard analyse le récit de Gilbert Naccache, *Cristal*, pour mettre en valeur le conflit entre tradition et modernité. D. Carpenter Latiri nous plonge dans *Avenue de France* (2001) de Colette Fellous, récit de mémoire.

Enfin, du côté de la communauté italienne, Alessio Loreti s'intéresse à *Chronique des morts* (1974) d'Adrien Salmieri. À ce propos, on peut signaler le numéro de *CELFAN Review*, « L'image du Maghreb dans la littérature italienne », coordonné par Rosalia Bivona (Vol. 4, n°3, printemps 2006).

À ces quatre ensembles, il faut ajouter deux entretiens : dans le premier, mené par Anna Zoppellari au moment du lancement de l'ouvrage *La Maladie de l'islam* (2003) puis traduit en italien, on trouve des propos intéressants d'Abdelwahab Meddeb sur le rapport à l'islam et le métissage de son écriture. Dans l'autre, Moncef Khemiri interroge Claude Kayat, écrivain né en Tunisie qui se classe lui-même en « littérature française » ; on y relève notamment divers propos sur l'avenir de la littérature judéo-tunisienne. S'y ajoute aussi un « cahier de création » de 61 pages (il y en a 187 pour les articles) ; onze auteurs, dont une seule femme (Cécile Oumhani) y proposent un texte inédit.

Enfin, deux « variés » consacrés à l'Algérie complètent ce numéro. L'un, de Michèle Bacholle-Boškovic, analyse six romans français pour la jeunesse évoquant la guerre d'Algérie. L'autre, de Cornelia Ruhe, décrypte une intertextualité camusienne (trois nouvelles de *L'Exil et le Royaume*) dans *Timimoun* de Rachid Boudjedra, à la fois à la lumière d'E. Saïd et en contradiction (en fin d'article) avec lui. Article intéressant, à verser au dossier, de mieux en mieux informé, des rapports entre les écritures algériennes et l'écriture camusienne (cf. *Camus et les écritures du XX^e siècle*, Artois Presses Université, 2003 ; C. Chaulet Achour, *Albert Camus et l'Algérie*, Alger, éd. Barzakh, 2005 ; *L'Autre Camus*, coordonné par Arezki Metref, *Berbères*, Publication de l'Association de culture berbère, Paris, n°52-53, automne-hiver 2006-2007).

La richesse de ce dossier ne peut que solliciter les chercheurs. On peut regretter néanmoins que la littérature tunisienne n'y ait qu'une portion congrue, même si le titre, « Expressions tunisiennes » annonce bien la couleur. Un autre dossier pourrait être envisagé, plus littéraire, pour proposer des panoramas substantiels à propos de l'histoire de cette littérature dans les deux langues, des analyses consacrées aux écrivaines et écrivains connus ou plus confidentiels, de plus en plus nombreux du côté du français, ou encore aux genres littéraires, en particulier deux genres où la contribution tunisienne dans l'ensemble maghrébin est patente : le roman historique et l'essai.